

Les joueurs

Du même auteur

Des anges dans la neige

Éditions de l'Olivier, 1997

Petite Bibliothèque de l'Olivier, 1998

Speed Queen

Éditions de l'Olivier, 1998

Points, n° P637

Le Nom des morts

Éditions de l'Olivier, 1999

Points, n° P811

Un monde ailleurs

Éditions de l'Olivier, 2000

Points, n° P1142

Un mal qui répand la terreur

Éditions de l'Olivier, 2001

Nos plus beaux souvenirs

Éditions de l'Olivier, 2005

Points, n° P1552

Le Pays des ténèbres

Éditions de l'Olivier, 2006

Chanson pour l'absente

Éditions de l'Olivier, 2010

Emily

Éditions de l'Olivier, 2012

Points, n° P3032

STEWART O'NAN

Les joueurs

*traduit de l'anglais (États-Unis)
par Nicolas Richard*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez Viking en 2012,
sous le titre : *The Odds*.

ISBN 978.2.8236.0260.9

© Stewart O'Nan, 2012.

© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2013.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

The wheel of fortune
goes spinning round
Will the arrow point my way?
Will this be the day?
O wheel of fortune
don't pass me by
Let me know the magic of
a kiss and a sigh
While the wheel is spinning, spinning, spinning
I'll not dream of winning
fortune and fame
While the wheel is turning, turning, turning
I'll be ever yearning
for love's precious flame
O wheel of fortune
I'm hoping somehow
if you'll ever smile on me
please let it be now*.

Dinah Washington

* La roue de la fortune / tourne et tourne / La flèche s'arrêtera-t-elle sur moi ? / Est-ce le grand jour ? / Ô roue de la fortune / ne passe pas sans t'arrêter / Fais-moi connaître la magie / d'un baiser et d'un soupir / Tant que la roue tourne, tourne, tournera / Je ne rêverai pas de / fortune ni de gloire / Tant que la roue tourne, tourne, tournera / J'aspirerai à jamais / à la précieuse flamme de l'amour / Ô roue de la fortune / je suis pleine d'espoir / et si tu dois me sourire un jour / je t'en prie fais que ce soit maintenant. (N.d.T.)

*Chances pour un touriste américain
de visiter les chutes du Niagara : 1 sur 195*

L'ultime week-end de leur mariage, minés par l'insolvabilité, l'indécision et, stupidement, à moitié secrètement, englués dans ce passé toujours proche que gouvernent le souvenir, l'infidélité, Art et Marion Fowler quittèrent le pays. Cap au nord, direction le Canada. « Comme les esclaves », dit Marion à sa sœur Celia. Ils allaient passer leurs derniers jours en tant que mari et femme comme les tout premiers, presque trente ans auparavant, aux chutes du Niagara, comme si, de l'autre côté de la frontière, près de ce légendaire et tumultueux chaudron des nouveaux départs, loin de toute créance domestique qui sape leur quotidien, ils avaient une chance de se retrouver l'un l'autre. C'est du moins ce que Art espérait. Marion, quant à elle, espérait seulement pouvoir tenir le coup à peu près dignement puis rentrer à la maison et commencer à s'occuper de la paperasse qui lui permettrait de devenir, pour la première fois de sa vie, une contribuable sans conjoint.

Ils dirent à leur fille Emma qu'ils s'offraient une seconde lune de miel.

« En plus, ils vont faire visiter la maison pendant tout le week-end, alors... » C'est ainsi que Marion, au téléphone, présenta les choses.

Ils n'étaient pas bons menteurs, ils avaient simplement

peur de la vérité et de ce qu'elle était susceptible de révéler à leur sujet. Ils appartenait à la classe moyenne, proies de la tyrannie des apparences et de ce qu'ils pouvaient se payer, ou oser, ce qui était en partie leur problème. Ils étaient trop installés et pragmatiques pour ce qu'ils entreprenaient à présent, mal à l'aise avec les mesures désespérées. C'est à peine s'ils purent discuter du projet entre eux, comme si, une fois exposé à la lumière et à l'air, il risquait de s'évaporer.

Avec Jeremy, ils n'eurent qu'à dire qu'ils voulaient voir le nouveau casino, sorte de construction à la Frank Gehry, qui figurait en couverture de la section voyage du journal du dimanche et des magazines distribués dans les avions. Il fut impressionné par le tarif qu'ils avaient réussi à obtenir. Art avait fouiné en ligne jusqu'à trouver un prix imbattable.

« Ton père le flambeur », plaisanta Marion.

L'Escapade spéciale Saint-Valentin, s'intitulait la promotion : deux cent quarante-neuf dollars, pension complète et un avoir de cinquante dollars porte-bonheur à dépenser aux tables de jeu.

Comme c'était compris dans la formule, ils prirent le car. Mais maintenant qu'ils s'enfonçaient dans un tunnel obscur en pleine tempête de neige, quelque part en périphérie de Buffalo, au milieu de couples bien plus jeunes – dont, figé façon zootrope dans les phares des voitures qui arrivaient d'en face, un duo grassouillet en tenue Harley qui se pelotait, juste de l'autre côté du couloir –, ils regrettaient l'un et l'autre de ne pas avoir pris la voiture.

Chacun avait déjà exposé ses arguments à la maison, inutile donc de revenir là-dessus. Art, l'éternel matheux ramenant toujours tout à la réalité mesquine des nombres, avait souligné

que ça leur ferait économiser cinquante dollars d'essence, sans parler du parking, ce que Marion avait trouvé absurde, et typique. Ils étaient tellement au-delà du stade où cinquante dollars pouvaient faire la différence – comme ce pari ridicule, jouer leur mariage en s'en remettant, en gros, aux caprices d'une roue –, et pourtant il ne démordait pas de ses vieux préceptes comptables, à savoir qu'un sou est un sou, oubliant que le grand livre de comptes qu'il tenait baignait dans le rouge. Prendre l'autocar représentait une perte supplémentaire de contrôle, s'abandonner aux mains du destin, ou du moins d'un chauffeur manquant de sommeil. La seule raison pour laquelle elle avait accepté – outre qu'elle voulait éviter toute bagarre – était qu'elle n'aurait pas à redouter que Art colle au train des gens devant lui pendant tout le trajet par ce temps, mais, évidemment, elle se garda bien de le dire.

Le car, en outre, était censé leur fournir une couverture, comme si, en leur morne cinquantaine passée, ils n'étaient déjà pas assez invisibles comme ça. Depuis le début, Art avait conçu ce voyage comme une mission secrète, une fantastique et ultime évasion du piège de leur vie réelle, et si Marion refusait de croire en cette éventualité, comme elle avait commencé par refuser de croire en la gravité de leur situation, elle savait aussi qu'ils n'avaient plus d'autre choix. La maison était en vente depuis maintenant plus d'un an et il n'y avait pas eu la moindre touche. Ils allaient la perdre – ils l'avaient déjà perdue, en réalité. La question était de savoir combien elle allait leur coûter.

La totalité de ce qu'ils possédaient, sauf miracle. Art avait déjà fait et refait les calculs, et, après une nécessaire période de déni, Marion avait fini par accepter le résultat, voilà

pourquoi ils fonçaient à présent vers le nord sur l'I-90, le lac Érié comme un vide noir au-delà de la vitre.

Art n'avait qu'une hâte : arriver. Le sac de sport The Indians sur ses genoux, avec le chef Wahoo aux dents en avant lui lançant un regard mauvais, était la cause de son trac, comme si les liasses de billets de vingt retenus par des élastiques, rangées à l'intérieur telles des briques, étaient de l'argent volé. Il ne pourrait pas se détendre tant qu'il ne les aurait pas mises à l'abri dans le coffre-fort, avec la bague dont il avait réussi à cacher l'existence à Marion. En amour il ne regardait pas à la dépense, quoi qu'elle en dise. Autre folle extravagance, moyennant un supplément de soixante-quinze dollars la nuit, il avait réservé une des suites nuptiales au dernier étage, avec vue sur les chutes, et, malgré la certitude de leur arrivée tardive, il avait peur que la réception n'ait perdu ou oublié leur réservation et donné leur chambre à quelqu'un d'autre.

À côté de lui, Marion baissa son roman policier et se massa le cou comme si elle avait un torticolis.

« Je meurs de faim, dit-elle. Pas toi ? »

C'était le seul autocar de la journée, mais comme Art s'était chargé de l'organisation, c'était lui le responsable, de même que c'était sa faute si la circulation était mauvaise, la météo exécrable, et la nuit tombée.

Il abonda dans son sens : « J'ai un petit creux. » Ce week-end, il voulait qu'ils soient en toutes choses dans le même camp, eux deux contre le monde entier.

« On a réservé pour quelle heure ? »

– Sept heures et demie, c'est le plus tôt que j'ai pu obtenir.

– Quelle heure est-il, là ?

– Un peu plus de six heures. Il reste une trentaine de kilomètres.

– J'aurais dû prendre une barre de céréales. Il faut encore que je repasse ma robe. J'espère qu'ils ont un fer.

– Normalement ils devraient.

– Ils devraient si c'est pour de vrai », dit-elle.

C'était une plaisanterie entre eux, une façon d'apprécier sur un mode moqueur le caractère fugace de l'espoir le plus trivial, une réplique toute faite prononcée opportunément comme tant d'autres empruntées à des films ou des émissions télé, qui servaient de substituts automatiques à la conversation et les unissaient comme des jumeaux ayant leur propre langage, chacun étant pour l'autre le meilleur public et, bien souvent, le seul. Bien qu'ils se fussent livrés à cet échange des centaines de fois au fil des ans – en allant à des remises de diplômes, des mariages et des enterrements – et que son scepticisme à elle soit d'ailleurs une vieille rengaine, assenée avec désinvolture, presque sans y penser, ce soir, comme il s'était donné pour mission de reconquérir avec panache et insouciance tout ce qu'ils avaient perdu, il s'en émut plus que de coutume. Il aimait à croire que, lorsqu'il l'avait rencontrée pour la première fois, alors qu'elle était une parfaite étrangère et encore plus insondable, une blonde à l'air grave fraîchement diplômée de sociologie à Wooster, avec des lunettes de grand-mère et des jambes bien galbées de joueuse de tennis, enamourée comme une fillette de James Taylor et Dan Fogelberg, un coffre en cèdre rempli de pulls pastel et une étagère encombrée de poupées trolls nues à la chevelure fluorescente, elle avait eu foi en certaines choses – la chance, la bonté, les inépuisables possibilités qu'offre

la vie – et que sa déception actuelle émanait d'un jugement porté non pas sur le monde mais sur lui et leur vie ensemble. Si leur chambre n'était pas équipée d'un fer à repasser, il appellerait la réception et irait le chercher lui-même le cas échéant. Ils seraient peut-être fauchés lundi matin, en instance de divorce, mais il ne cesserait jamais d'essayer de la rendre heureuse, si impossible que cela fût.

Elle reprit son roman policier, l'inclina dans le faisceau lumineux de la loupiote du plafonnier. Elle en lisait deux ou trois par semaine, et la pile de livres de poche craquelés et jaunis sur sa table de chevet décroissait tandis que croissait celle sur la table en marbre près de la porte d'entrée, jusqu'à ce qu'il soit temps d'aller les échanger à la Bourse aux livres. « Je suis en train de lire », disait-elle quand il avançait la main sous les couvertures, alors il opérât un repli.

De l'autre côté du couloir, en un montage tremblotant, les deux motards se cramponnaient l'un à l'autre comme des parachutistes en chute libre, et Art prit conscience de l'espace qui le séparait d'elle. Il fit glisser sa main posée sur le sac de sport jusqu'au jean moulant la cuisse de Marion, un geste de collégien. Il pétrit la jambe consentante comme du bon pain, la lissa, la tapota. Ils n'avaient pas fait l'amour depuis des semaines, et la dernière fois avait été décevante, routinière pour elle, besogneuse pour lui. Il avait fallu qu'il insiste pour la convaincre, imaginant l'extase, eux deux en pleine communion, la douce abondance de son corps à elle lavant son esprit à lui de tout souci, sauf que, ensuite, une fois le processus enclenché, il avait eu l'impression d'accomplir une corvée, et avait dû batailler pour en finir, se représentant à contrecœur la fille aux joues excessivement

feldées qui présentait le bulletin routier aux infos matinales. Ce soir, tandis que les chutes gronderaient sous leur fenêtre, il prouverait que, s'ils avaient atteint l'âge où la passion faiblit parfois, son amour pour elle était plus fort que jamais. Ne voyait-elle pas ? L'argent, la maison, rien de cela n'avait d'importance. Depuis qu'ils s'étaient rencontrés, à l'exception de ces quelques mois abominables qu'il avait occultés depuis belle lurette, elle avait été l'unique objet de ses désirs. Cela pouvait paraître mièvre, mais il était capable de le dire le plus sérieusement du monde : tant qu'ils pouvaient compter l'un sur l'autre, ils étaient riches.

Marion posa sa main sur la sienne pour l'immobiliser, et poursuivit sa lecture. En vacances, n'ayant plus rien sur quoi diriger son attention, il était toujours en demande, de même qu'il n'avait cessé de la suivre dans toute la maison depuis l'automne, c'est-à-dire depuis qu'il avait perdu son boulot. Il était impatient – trop impatient, à la vérité – et, habituellement, elle arrivait à le canaliser grâce à une liste de corvées. Elle le nommait responsable des feuilles mortes, et le surveillait subrepticement par la fenêtre des toilettes comme elle avait surveillé Emma et Jeremy quand ils étaient adolescents, contente d'avoir une heure à elle. Une des inquiétudes concernant ce week-end, c'était le temps qu'ils allaient passer seuls ensemble. À la maison, elle pouvait s'occuper en faisant des courses et en préparant le dîner, en traînant sur Facebook et en regardant la télé, et se cacher derrière son roman policier au lit. Ici, il allait exiger davantage d'elle, comme si c'était une véritable seconde lune de miel.

Pour elle, c'était le contraire exact. À chaque kilomètre par-

couru elle se rapprochait d'un lieu où, trente ans auparavant, elle avait été une personne différente, assurément meilleure – certes peut-être naïve et un peu idiote, mais en tout cas relativement épargnée par les grands chagrins de la vie, dont plusieurs, par la suite, furent le résultat de ses propres décisions, elle qui avait choisi le désir plutôt que le devoir pour se rendre compte au final qu'elle s'était trompée sur toute la ligne, y compris sur elle-même. L'idée de cette Marion plus jeune, irréfutable, la fit réfléchir, comme si, une fois qu'ils seraient arrivés sur place, il lui faudrait la retrouver et officiellement passer à nouveau ses regrets en revue.

Elle se fichait de l'argent. Elle était triste pour la maison et navrée pour Art, mais les enfants étaient partis et ils pouvaient habiter n'importe où. Ce n'était pas glorieux, mais, en réalité, elle avait secrètement hâte d'emménager dans un endroit plus petit et de recommencer à zéro, c'est du moins ce qu'elle se disait, car parfois, seule dans la voiture à un feu rouge ou enfermée aux toilettes, elle avait des moments d'absence, comme en transe, à regarder droit devant elle dans le vide, se mordant l'intérieur de la joue, comme si elle essayait de résoudre un problème insoluble.

Elle n'était pas amoureuse de lui, en tout cas pas comme elle pensait qu'elle aurait dû l'être. Elle n'était plus amoureuse de Karen, si jamais elle l'avait réellement été. Elle n'était amoureuse de personne, et sûrement pas d'elle-même. À un moment donné, après que la ménopause lui avait dérobé ce besoin physique, elle s'était convaincue que les grands mouvements de sa vie appartenaient au passé, et elle avait succombé à l'inertie de l'entre-deux-âges – prématurément, semblait-il. Tandis que Art concevait le divorce comme une

formalité légale, un abri commode pour les quelques biens qu'il leur resterait peut-être, elle avait depuis le début pris l'idée au sérieux, soupesant les choix qui s'offraient à elle et sa part de responsabilités – sondant, finalement, son cœur –, tâchant, sans succès, de maintenir le spectre de Wendy Daigle en dehors de l'équation.

Ce serait tellement plus facile si Wendy Daigle était morte. Sauf que Wendy Daigle n'était pas morte. À l'encontre de toute notion raisonnable de justice, Wendy Daigle vivait avec son second mari à Lakewood, juste à l'autre bout de Cleveland, dans une impasse, un ranch brun clair à un étage avec un bassin hors-sol dans le jardin et une cage de hockey faite maison dans l'allée du garage. Leurs e-mail et téléphone étaient sur liste rouge, mais Marion avait noté le numéro d'immatriculation du Suburban de Wendy en caractères minuscules au bas de la toute dernière page de son ancien carnet d'adresses où, de temps à autre, il lui rappelait que Art l'avait prise pour une imbécile.

Elle avait perdu l'endroit où elle en était sur la page et relut la même phrase, soupira, et malaxa les muscles noués de sa nuque.

« Tu veux que je te masse un peu le cou ? » proposa Art.

– C'est juste que j'en ai marre de rester assise. » Elle changea de position et reprit sa lecture, ignorant de nouveau Art.

Ces petites rebuffades, il ne s'y habituerait jamais. Des années auparavant, il en était venu à accepter le fait qu'il aurait beau adopter un comportement de saint, il aurait toujours tort désormais, tel un assassin, damné par sa propre faute, et pourtant il était toujours étonné et blessé quand elle l'éconduisait. Doucement peut-être, mais fermement, sans détour,

le congédiant comme un domestique dont la présence n'est plus nécessaire. Il était en train de se dire qu'il n'avait pas le droit de se sentir offensé, son regard se posant sur le couple de motards, puis s'en détournant, lorsque soudain retentit de l'avant du car une déflagration, semblable à l'explosion d'une bombe – il pensa tout d'abord non pas à une voiture mais à ce loup-garou fantôme, à des terroristes –, l'impact sismique les projeta en avant, et, leur soulevant le cœur, comme sur un pivot, tout l'arrière commença à déraiper, puis, tandis que le chauffeur contre-braquait exagérément, tâchant de rectifier sa trajectoire, échappa à tout contrôle.

Chances d'être tué
dans un accident d'autocar : 1 sur 436 212

« Cramponnez-vous ! » cria quelqu'un derrière eux, tandis qu'un ordinateur portable se fracassait au sol.

Marion s'agrippa à lui, son livre avait déjà voltigé, tandis que Art tendait les bras en avant pour se protéger du dossier du siège. Le chauffeur freina, et le sac de sport traversa le couloir, pour rebondir sur les tibias des motards comme un ballon mal réceptionné. L'espace d'un instant, Art songea à s'extirper de l'étreinte de Marion pour plonger dessus, mais, tout aussi rapidement, entrevit le problème que soulèverait cette option, et attendit, raide, toujours prêt à amortir le choc, tandis que le car ralentissait, puis s'arrêtait.

« Oh ! la vache. »

Marion relâcha son étreinte. « Désolée.

– Je t'en prie.

– Je ne pense pas que ça faisait partie de l'offre promotionnelle grand standing.

– Non.

– Est-ce que tout le monde va bien ? demanda une femme à l'avant.

– Non », répondit calmement une dame d'un certain âge.

Le sac de sport gisait sur le flanc dans le couloir, la fermeture à glissière était restée close. Se penchant en avant,

s'étirant pour l'attraper, le motard saisit une des sangles du sac et le lui passa.

« Allez, la tribu. »

Art eut un instant de perplexité, puis saisit l'allusion aux Indiens de Cleveland. « Eh oui. Merci.

– Z'avez quoi là-dedans – des briques ?

– Ha ! »

Dehors, une neige de teinte cuivrée voltigeait devant les phares. Ils étaient en travers des trois files, la circulation interrompue derrière eux au petit bonheur, comme des autos tamponneuses au moment où le tour se termine.

À l'avant, le chauffeur s'occupait de la femme qui n'allait pas bien. De l'autre côté du couloir, des gens récupéraient leurs affaires, se contorsionnaient pour essayer de voir par la vitre, appelaient sur leurs téléphones portables. Petit à petit des informations filtrèrent à l'arrière. Il ne s'agissait pas d'une voiture. Une remorque de camion de déménagement s'était détachée et avait percuté leur car, ou plutôt leur car l'avait percutée. Il y avait des vêtements partout sur la route. Le motard conclut – ce qui n'avancait pas à grand-chose, estima Art – qu'ils n'allaient pas repartir de sitôt.

« Super. » Marion tenait son livre par sa fine couverture, les pages en éventail. « J'ai perdu ma page. »

Assis là avec le sac tandis qu'elle feuilletait le livre, il s'autorisa à songer à tous les problèmes qui auraient été réglés si le car était parti en tonneaux et s'il avait été la seule victime. Cela aurait été propre et net. Personne n'aurait parlé de suicide, et Marion aurait touché dans sa totalité le demi-million de l'assurance, plus qu'il n'en fallait pour rembourser leurs dettes. Ils bénéficiaient de la police depuis une éternité, si bien que

